

Santiago H. Amigorena

Une jeunesse aphone

Les premiers arrangements



Une jeunesse aphone

DU MÊME AUTEUR

UNE ENFANCE LACONIQUE, P.O.L, 1998.

Santiago H. Amigorena

Une jeunesse aphone

Les premiers arrangements

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2000
ISBN : 2-86744-767-4

« Oyez, oyez ! On n'entend rien.
Papier muet vous est donné. Et comme
du grand vouloir dormant de la Pan-
thère, vous ne pouvez en tirer que tout
et rien à la fois. Jamais plus, jamais
peu, jamais moins. Oyez, oyez ! Le
triple têtard tautologique a encore
frappé ! Accouplé à l'indifférence
comme un dieu odieux à l'absence,
pour le plaisir des plus petits, pour le
désespoir des plus grands, l'exilé exem-
plaire, l'exilé portuaire à qui le sort
partout a fait jeter l'encre, le Grand
Reste qui chante, est enfin-toujours-
déjà-à-nouveau là pour vous alerter
de sa mécréante pensée analysante. »

Quelque temps plus tard, j'appris qu'il s'appelait Daniel. Bien qu'il fût de taille moyenne – nous occupions, lui et moi, le centre absolu de la file ascendante que nous formions chaque matin avant de pénétrer dans la tempétueuse bâtisse de l'Instituto Crandon, et qui, de Rafael « El Microbio » Milans et Gustavo « El Ñoqui » Arigón, s'étagait en une pente étonnamment régulière jusqu'aux cimes venteuses des crânes, précocement chauve et boutonneux de Luis « El Monstruito » Marsicano, et hirsute et sombre d'Alvaro « El Sopa » Aguirre –, Daniel était heureusement bavard et ne tarda pas à prendre dans mon aphone jeunesse cette place immense et profonde laissée vacante depuis notre exil en Uruguay par mon cousin aux deux kilos trois précoces : celle de l'interprète. Notre amitié fut longue à se nouer. À mon silence, il ne sut trou-

ver sa loquace réponse que quelques années après notre première rencontre. Ce fut alors que nous décidâmes – ou qu’il décida : la proposition fut sienne et je ne fis que l’écouter attentivement (mais, comme on dit, *le silence fait toujours un peu l’effet de l’acquiescement*) – d’entreprendre la rédaction du fameux *Journal de Santiago y la Clase de l’année 1972*. (Je conserve le document, minuscule in-18 bleu marine, orné sur la couverture de lettrines imprimées en blanc sur du plastique vert par une de ces machines dont la possession, en Uruguay au début des années soixante-dix, témoignait d’un penchant assuré pour le progrès et d’une fine utilisation des dernières inventions mécanico-mystérieuses de la technologie. Sur la page de garde, ce petit cahier s’autoproclame pompeusement « Agenda Indice Perpetuo » – ce qui s’explique a priori, dès qu’on le feuillette, par le fait que les jours de la semaine ne sont pas indiqués aux côtés des dates, comme il est de rigueur dans les agendas, et a posteriori parce qu’il est utilisé, encore, ici, près de trente ans plus tard.) Je ne vous infligerai pas la lecture de l’ensemble de ce précieux document. Il retrace, jour après jour, d’une écriture illisible et qui rappelle étrangement celle du *Papyrus Prisse* – ce premier livre où les joyeux dessins des hiéroglyphes sont comme détremvés et étendus sur le fil à linge alphabétique par le style sacerdotal et tout à la fois courant de la cursive

écriture hiératique –, ce que fut cette année où l’aphone têtard que j’étais accomplit sa définitive mutation en ce crapaud graphomane que vous connaissez à présent bien mieux qu’il ne se connaît lui-même. Tel Horus Apollo, je m’en tiendrai, dans ce *Hieroglyphica* que je vous livre ici, à l’interprétation de quelques dates clefs de cette somme toute courte année scolaire (allant, comme partout dans l’hémisphère sud, du mois de mars à la mi-novembre) où je vécus mes premières amours et découvris la politique.

Et si, pour me dépeindre *come un’huomo che si fà male da se medesimo*, je dessine un castor – *car lorsqu’il voit que des hommes le suivent, le castor taille avec ses dents ses testicules, et les laisse choir, se sauvant ainsi lui-même* – ou si, me traduisant moi-même encore comme si je traduisais de l’ancien égyptien, je dessine un œil blessé pour signifier mon parler, c’est que ceci, ce dernier texte dont vous lisez à présent une infime partie, ce dernier texte que je rédige contraint par le silence parfait dans lequel je vécus pendant les six premières années de ma vie, et par le silence imparfait dans lequel je vis depuis que j’ai appris à écrire, – ce dernier texte est la prime interprétation que je fais de cette *sorte de langue* qui surpeuple ma mémoire.

Tout commença l’année précédente, et plus précisément le 25 novembre. Je ne sais quel malin

démon, par une perversion d'une logique tout enfantine, fit naître dans l'esprit de Daniel une idée surprenante : me sachant intéressé, depuis le départ de mon tout premier amour, Ruth Prins, une fille blonde et nord-américaine éphémèrement égarée en Uruguay, par Sandra « Narigona » Cladera, il me proposa d'aller lui demander à ma place si elle voulait, comme nous disions à l'époque, « s'arranger » avec moi ; en échange de quoi, je devais aller moi-même demander la chose même, à sa place, à la gigantesque et seule rousse de l'Instituto Crandon – que peu de temps auparavant il m'avait confié trouver moche, *détestable*, et qu'à présent il aimait éperdument –, Andrea « Mano de Hierro » Ottieri. Un égal partage du risque et du discours. Non mais, vous vous rendez compte ? Me demander à moi, la carpe étincelante, le fatal aphasique, muet de naissance et plus, rien de moins que d'aller parler à sa place ! Le bavardage est toujours une solution désespérée. Et souvent, prodigieuse et reluisante. Car ce même bavardage étourdissant qui, occupant tout son esprit, fit que mon ami Daniel conçut cette proposition absurde lui permit également de monter en mon nom une monstrueuse baraque à Sandra pendant toute l'heure de récréation de ce midi printanier que je me vois encore, comme si souvent, regarder du bout de la cour, à l'écart de tout, à l'écart de tous.

Daniel parla avec Sandra pendant une heure sans s'arrêter. À vue de nez, elle ne plaça pas plus de

quatorze mots. Puis la sonnerie mit fin à l'interlude. M'étais-je assoupi à force d'attendre ? Je sais en tout cas avoir reçu la nouvelle de mes fiançailles avec étonnement, comme si je n'avais pas, même de loin, assisté à la demande. Le lendemain, ce fut à mon tour. L'Instituto Crandon était formé par deux corps de bâtiments situés de chaque côté d'une rue étroite, la calle Urquiza, et bordés tous deux par l'avenida Garibaldi. Le plus grand et austère accueillait les petits ; le plus petit, le plus ancien, enrobé comme un bonbon par une épaisse vigne vierge, les plus grands. Ils possédaient chacun leur cour de récréation et étaient reliés par un souterrain sombre et périlleux qui permettait aux petits de se rendre au gymnase des grands – le seul existant – suivre leur bihebdomadaire cours d'éducation physique. Comme disait Daniel, dont l'intrépidité de cet organe charnu, musculeux, allongé et mobile placé dans sa bouche était inversement proportionnelle à la lenteur de tous ses autres muscles : *un corps sain dans un porc*. Bref, honteux et inquiet, désireux de me dissimuler, j'entraînai Andrea « Mano de Hierro » Ottieri à l'écart du terrain de volley-ball qui lui avait valu son surnom (elle avait une manière de servir si singulière qu'elle attirait même l'attention des badauds qui passaient le long des grilles, sur l'avenida Garibaldi, s'arrêtant pour regarder la balle blanche qui montait dans le ciel à plus de trente mètres de haut, y restait un instant

étrangement suspendue, puis fondait à une vitesse vertigineuse, et meurtrière pour les pauvres bras des réceptionneurs de l'équipe adverse). Une fois dans le souterrain, malgré et grâce à la pénombre, je regardai fixement Andrea. Attentive à mon attention, elle me demanda ce que j'avais à lui dire. Je baissai le regard. Elle sourit, très gentille fille, et s'en alla. Daniel m'attendait à l'entrée du tunnel. En fait, pendant ma lente approche du terrain de volley, puis tout le long du chemin qui menait au souterrain, il n'avait cessé de me suivre, se mordant les lèvres pour ne pas parler. Il m'encourageait d'ailleurs d'un regard si insistant, si parlant, que moi-même, au fur et à mesure que j'entraînais Andrea vers le conduit enterré, peu à peu me convainquis que je serais capable de lui parler, de lui demander – ce que je me souviens avoir profondément désiré, pour lui comme pour moi (si elle avait accepté, je n'aurais plus été le seul couple de la classe) – de s'arranger avec Daniel. Seul à seule avec elle, j'avais ouvert la bouche, j'avais peut-être émis un son. Mais je n'avais pas parlé. Ce fut un échec absolu. Ou plutôt non : ce fut à peine un échec car il n'y eut pas, à proprement parler, de tentative. Donc, j'aurais dû lui dire. J'aurais dû avouer mon silence à Daniel et le laisser lui parler lui-même, fût-ce au prix de l'immense dette que j'eusse contractée à son égard du fait qu'il eût été de nous deux, comme il aurait dû s'y attendre depuis le début, le

seul à parler. Mais encore une fois, le silence fut plus fort que la parole, et je ne prononçai pas le moindre mot. Daniel en déduisit – mais pourquoi diable faire toujours parler le silence? – qu’Andrea « Mano de Hierro » Ottieri n’avait point voulu s’arranger avec lui. Les bavards ont, pour leur bonheur et pour leur disgrâce, l’agilité d’esprit et la variété d’idées. *Comme les bons poètes que la tyrannie de la rime force à trouver leurs plus grandes beautés*, mon ami Daniel tirait souvent de la contrainte de mon mutisme de délicates pensées. Mais pas toujours. Et ce fut ainsi que ce jour-là son esprit foisonnant, ce même esprit qui lui fit comprendre une défaite dans mon silence, fit aussitôt naître une nouvelle idée qui devait nous occuper tous deux pendant les premiers mois de l’année 1972 – et qu’il nous fallait absolument coucher par écrit. Ce fut comme un défi lancé à la face du monde. Nous devions réussir, au cours de ce qui serait ma dernière année en Amérique du Sud, au cours de cette année noire qui verrait, après des élections truquées, s’installer au pouvoir le plus terrifiant et meurtrier régime que connut le lent et jusqu’alors paisible Uruguay, – nous devions réussir à former un minimum de cinq couples parmi les vingt-sept élèves de la cinquième B.

À l’exception de Ruth Prins, partie en troisième (les années de classe, par un souci de simplicité troublant vu d’ici, sont comptées en Uruguay,

comme tant d'autres choses, de manière progressive et non dégressive, à partir du chiffre 1), les vingt-sept élèves qui à présent formaient la célèbre cinquième B se connaissaient déjà depuis de longues années. Avant de se retrouver là, dispersés sur les pupitres en bois clair aux pieds courbes de fer gris-vert de la salle 314, ils avaient eu la joie et l'honneur de se constituer en première B, seconde B, troisième B et quatrième B. De quel œil fourbu et neuf ai-je regardé mes camarades en ce lundi matin sixième jour de mars ? Après quel événement bouleversant et estival ? Alors que je n'avais été prévenu d'aucun changement, d'aucune arrivée parmi les vingt-six élèves qui n'étaient pas moi, alors que mon regard eût dû s'égarer, suspendu de désir, comme feignaient tous ceux de mes masculins camarades, sur les formes inouïes et inaugurales de l'inexpérimentée et jeune et belle Mis Pastorino, je n'avais quant à moi d'yeux que pour une personne toute neuve, que je ne connaissais pas. Était-ce elle qui avait changé ? Pendant la matinée entière, je me souviens avoir regardé cette fille avec désir et méfiance, la trouvant d'une beauté intense mais mensongère, ne sachant pourquoi personne ne faisait particulièrement attention à elle, ni pourquoi elle, elle ne portait aucune particulière attention à moi. J'étais déjà, depuis le printemps dernier – et bien que je ne l'eusse vue de tout l'été –, arrangé avec Sandra. Aucune fille de la classe – à part Carol

« Ausente » Miles (pour des raisons sur lesquelles je m'attarderai plus tard) – ne me plaisait davantage. Et pourtant, de cette rentrée décisive qui resterait dans ma mémoire comme la première, non seulement en classe, mais dans quelque chose de bien plus vaste dont les limites sont l'intimité extrême du désir et l'extériorité absolue de la politique, de cette rentrée en cette année rouge et noire où je devais apprendre à aimer et à mourir, je garde comme seule image la beauté indicible et déconcertante de cette fille aux cheveux courts, presque gris, dorée par l'été austral. Le long des lignes de son visage, *le sexe avait l'air d'être sur le point d'avouer qu'il était celui d'un jeune efféminé*, s'évanouissait, et plus loin se retrouvait, suggérant plutôt l'idée d'une fille un peu garçonnière, n'ayant pas encore l'âge d'être vicieuse mais déjà songeuse, puis fuyait encore, restait insaisissable. Ce fut dans la cour de récréation à la mi-journée que j'appris, ou plutôt que je réappris, son nom. C'était Patricia. Patricia « Machita » Rivara. Patricia que je connaissais depuis des années. Patricia qui avait coupé ses cheveux et que je n'avais pas reconnue. Et comme si son nom, en me rappelant tant d'autres choses sur notre passé commun – elle avait toujours été là et je ne l'avais jamais aimée –, m'ôtait tout sentiment présent, je laissai choir mon désir comme on se débarrasse sans peine, dédaigneusement, d'un mouchoir en papier usé.

Aujourd'hui, une trentaine d'années plus tard, la trouble fascination est de nouveau là. Elle me ressemblait. Patricia « Machita » Rivara, avec ses cheveux courts et son air de garçon manqué, avec ses mains longues et fines et la platitude immodérée de sa poitrine, me ressemblait. Comme d'autres souvenirs sensuels dont je vous parlerai ultérieurement, le trouble de celui-ci tient seulement à ce que, à travers un corps étranger, un corps que je ne touchais pas, un corps resté à jamais inexploré, c'est de mon propre corps, de ses révolutions, de ses irréversibles transformations dont je me souviens. Tous deux nous avons changé. Elle avait coupé ses longs cheveux blonds et elle était devenue à la fois, beaucoup plus un garçon et beaucoup plus une femme. Et moi aussi j'étais sans doute beaucoup plus moi-même : j'aimais le garçon et la femme. L'un d'un amour simple, univoque, qui devait toujours rester inassouvi et dont j'ai appris lentement, comme la plupart d'entre nous, à goûter l'inassouvissement ; l'autre d'un amour qui commençait à peine à se mêler de désir et que ce mélange, ce contact nouveau, comme celui d'une multiplicité d'exilés venant colorer une foule nouvelle, a rendu à jamais complexe et équivoque.

D'une part donc, Patricia « Machita » Rivara ne me plaisait pas – ou plutôt : ne pouvait pas me plaire car elle m'avait ne pas plu – ; d'une part autre, Patricia « Machita » Rivara, dans la liste des couples pos-

sibles établie avec Daniel, devait s'arranger avec Alvaro « El Sopa » Aguirre. Cela était écrit. Cela constitue même la première date clef du *Journal de Santiago y la Clase de l'année 1972* rédigé sur le petit Agenda Indice Perpétuel bleu foncé :

27 mars 1972 : Nous, Santiago y Daniel, pensons à ces couples : Alvaro y Patricia, Daniel y Puppo, Santiago y Sandra, Guille y Carol, Fon y Gabriela, « El Monstruito » y « Maremoto », Jorge y Verónica, « El Ñoqui » y Sandrita, Perrone y Morón, Walter y Carrasco, « El Microbio » y « Sillas y ».

Le but n'était pas de former réellement tous ces couples. Nous avions fixé à cinq le minimum requis pour qu'eût lieu la première soirée de l'année – et de nos vies. Comment fut établie cette liste ? Je ne saurais le dire avec certitude. Peut-être avions-nous pris en considération les affinités des uns et des autres ; mais à la relire, je ne peux m'empêcher d'y voir tant d'autres paramètres dont nous avions sans doute tenu compte – et tant d'autres encore, bien plus nombreux, mais dont le chiffre restera à jamais indéchiffrable car nous n'en prendrons jamais conscience.

Alvaro « El Sopa » Aguirre et Patricia « Machita » Rivara – bien qu'ils n'en fussent pas informés – formaient un couple bien avant que nous les eussions fait s'arranger. Aussi loin que peut

remonter ma mémoire, ils étaient toujours allés de pair. Ils partageaient le même pupitre, ils se ressemblaient physiquement (*malgré que* Patricia fût particulièrement belle et Alvaro singulièrement laid), et leurs parents se connaissaient et venaient les chercher à la sortie de l'école à tour de rôle. Ils étaient semblables à beaucoup d'autres égards et si je garde de Patricia le souvenir sensuel et troublant de ses cheveux courts, en dehors de cette brève émergence hors de la masse uniforme, ils demeurèrent l'un comme l'autre engoncés dans la monotonie des multiples images éparpillées que je conserve de cette année 1972. Ils étaient fades ; comme des Suisses, ils n'étaient ni pour ni contre. Ils s'arrangèrent paisiblement le 3 avril, soit une semaine après que nous eûmes établi la liste, grâce aux bons soins de l'interminable Daniel qui fit la demande à l'un et à l'autre, au nom et de l'un et de l'autre, sans leur demander leur avis.

Ce fut le deuxième couple.

Daniel et Andrea « Querida Coneja » Puppo (dont le surnom, inspiré du célèbre tube *Chers Lapins* du non moins célèbre chanteur animalier Rubén Mattos – à qui on doit également *Saute, saute, saute, petite langouste* –, était dû à la taille et à la prééminence de ses deux incisives centrales supérieures) ne s'arrangèrent jamais et je soupçonne Daniel d'avoir inclus dans la liste la possibilité qu'il formât un couple avec elle dans le seul but que son

Achévé d'imprimer en avril 2000
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1691
N° d'imprimeur : 001009
Dépôt légal : mai 2000
Imprimé en France



Santiago H. Amigorena
Une jeunesse aphone

Cette édition électronique du livre
Une jeunesse aphone de SANTIAGO H. AMIGORENA
a été réalisée le 26 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2000
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867447679 - Numéro d'édition : 00363).
Code Sodis : N46369 - ISBN : 9782818009116
Numéro d'édition : 230847.